

L'amour dans l'ombre

« L'Absent », de Marie Sizun, est le beau roman d'une longue liaison adultère, à laquelle seule la mort met fin
avenue d'Atlanta

XAVIER HOUSSIN

Les *Barricades mystérieuses* est le titre d'une pièce pour clavecin de François Couperin composée en 1717. Une œuvre particulière qui semble tourner sur elle-même, répétitive, fragmentée de minuscules respirations, infinie malgré sa brièveté et dont la sonorité se continue en mémoire bien après la dernière note. Le flot court, recouvrant en vaguelettes irisées les émotions mêlées. Le gai, le triste, et les élans du cœur.

« Cette musique, c'était celle que tu m'avais fait connaître, il y a si longtemps (...). Bien sûr qu'elle était belle notre histoire, qu'il ne fallait pas l'abandonner, que je devais la raconter. » *L'Absent*, le nouveau livre de Marie Sizun, est la chronique tendre, simple, attentive, d'une très longue passion. Celle d'un amour de quatre décennies et plus, où le rayonnement fou de l'intime, l'embrassement, la douceur des moments, sont tourmentés de silence, de manque. Celle de deux amants que seule la mort aura réussi à éloigner. Une « aventure adultère qui aura duré tant d'années. Violente et miraculeuse. Coupable et innocente ».

Ils se sont rencontrés à la trentaine, tous les deux enseignants en Allemagne. Elle récemment divorcée, lui marié pour le pire : une épouse rêche et deux enfants atteints de troubles mentaux. Il ne les quittera jamais. Commence pourtant, et s'enracine, une liaison vivace, résistante à la raison, aux jugements. Dévoré de culpabilité, il cherchera à rompre. Épuisée de compromis,

de commérages, d'agressions, elle se résoudra à battre en retraite. Mais de Karlsruhe à Bruxelles, puis à Paris, ensemble, éloignés, sans cesse réunis, ils continueront de vivre leur inépuisable coup de foudre. « *La folie était que nous tenions trop l'un à l'autre pour nous perdre.* »

Marie Sizun écrit à la première personne une lettre à « l'absent ». Un courrier à épisodes, feuilleton des allers-retours entre les souvenirs et la réalité des jours de deuil, de solitude. C'est l'adieu arraché, un souffle, le dernier, au téléphone à l'hôpital, grâce à la complicité d'une infirmière, les funérailles auxquelles elle assiste, loin de la famille. Mais c'est surtout la broderie minutieuse de tous les instants partagés, du bonheur des instants volés, qui se maillent, s'entrelacent, et qui ont fait cette vie, étrangement commune, si intense, fragile, inquiète, absolue.

Les gares des retrouvailles sont aussi celles des adieux. Les larmes parfois surviennent d'un rien, au café, au restaurant. Un climat lourd, vide du moindre mot, quelquefois, s'installe. « *Nous qui ne nous nous disputions jamais, qui avions le sentiment d'être si clairs l'un à l'autre, quel poids pouvait prendre un silence entre nous, si bref fût-il ?* » Ne pas penser à ce

qui ferme la parenthèse, ne rien gâcher du temps précieux.

Ce n'est plus cette absence du temps des départs vers « *l'autre femme* », vers « *l'autre maison* ». Le disparu est devenu étrangement présent. Tout entier maintenant à celle qui l'aime. Le livre de Marie Sizun (le seizième), « *ce drôle de livre en train de se faire* », bouleversant d'abandon et de confiance, emmène ensemble l'écriture et la mort. En 1730, Couperin appelait une de ses dernières pièces pour clavecin *Les Ombres errantes*. Ici, elles sont à jamais réunies. ■

EXTRAIT

« *Quel étrange bonheur c'était en effet de t'attendre ! Toi ou ton coup de téléphone, ou l'arrivée de ton train, ou le bruit de ton pas dans l'escalier, de ta voiture autrefois, se garant devant la maison... Cette attente-là, si simple, en apparence, si modeste, si banale, et pourtant si intense, si remplie de joie. Je me souviens du goût de l'attente. De sa cruauté voluptueuse. Anticipation de la présence ; mais aussi angoisse de l'absence, qui est déjà une idée de la mort. (...) Quel drame quand tu ne venais pas, ou quand ta venue était retardée, ajournée, annulée, quand les promesses n'étaient pas tenues ! Je pleurais. Et pourtant je garde de ces larmes un souvenir très doux : elles étaient les larmes de la vie, elles avaient pour objet un vivant. Je savais bien au fond de moi que je te retrouverais. Car en ce temps-là, tu n'étais pas mort.* »

L'ABSENT, PAGE 43